



## ***La prochaine fois, ce sera toi !*** **un roman d'Élizabeth Turgeon**

**publié chez Soulières éditeur**

### Chapitre 1

#### Entrée interdite

La sueur perlait sur son front et mouillait ses longues mèches brunes. Son cœur cognait dans ses tempes. Elle fouilla du regard les environs de l'école dans l'espoir d'y apercevoir d'autres élèves. En vain ! La cloche avait déjà sonné.

À bout de souffle et découragée, Marie-Pier secoua la tête. « Il n'y a plus aucune chance pour que j'assiste au cours ! » se dit-elle.

Pourtant, c'était le jour qu'elle attendait avec impatience. Elle avait travaillé d'arrache-pied à la préparation d'un documentaire qu'elle devait présenter aujourd'hui aux élèves de sa classe.

— Si on prend l'escalier des profs, on peut arriver à temps ! lança une voix derrière elle.

Surprise, elle se retourna. C'était Barbara ! Elle aussi avait un cours avec Jeannine...

Marie-Pier regarda sa montre : huit heures vingt-sept, pile. Elles disposaient de trois minutes pour se rendre du rez-de-chaussée au cinquième étage. Après, Jeannine allait fermer la porte et elle n'accepterait plus aucun élève !

— Ça vaut la peine d'essayer ! dit Marie-Pier en ajustant son sac en bandoulière.

Elle entra dans l'école suivie de Barbara... qui perdit aussitôt l'équilibre.

— Vas-y ! Je te suis..., cria cette dernière, tout en s'agenouillant pour lacer son soulier.

Quelques secondes plus tard, Barbara fonçait à son tour jusqu'à une porte sur laquelle était inscrit : « *Entrée interdite aux élèves* ». Elle l'ouvrit et aperçut l'étroit escalier en colimaçon. Elle tenait toujours la poignée lorsqu'elle entendit :

— Tiens... tiens ! Marie-Pier Daigneault, la plus jolie fille de l'école qui se jette dans mes bras.

Barbara tendit l'oreille, cherchant à deviner qui s'adressait à Marie-Pier.

— Je suis pressée. Pousse-toi de là ! lâcha Marie-Pier d'une voix forte et tremblante de colère. Je dois me rendre à mon cours.

— Pas avant que tu m'embrasses ! Il te reste encore deux étages à monter ! Deux étages... deux baisers.

— Espèce d'imbécile ! Fiche-moi la paix et laisse-moi passer ! cria avec force Marie-Pier.

Barbara immobile, attendait la suite.

— LÂCHE-MOI, TOUT DE SUITE..., hurla soudain son amie.

Puis, plus un mot. Juste un glissement, des bruits sourds, étouffés... répétitifs. Un étrange craquement et le corps de Marie-Pier apparut au détour de l'escalier.

Telle une poupée de chiffon, son amie basculait dans le vide, les bras ouverts.

Horriifiée, Barbara recula d'un pas. Marie-Pier atterrit lourdement à ses pieds. Sa tête reposait étrangement le long de son épaule. Comme si son cou s'était détaché de son point d'ancrage.

Hypnotisée, Barbara regardait le filet de liquide rosé qui dégoulinait sur le carrelage. Elle se pencha au-dessus des yeux ouverts de son amie. Ils étaient globuleux, fixes. Des mèches de cheveux encore humides collaient à son visage. Sa bouche béante semblait vouloir crier.

Frappée de stupeur et incapable de réagir, Barbara ne respirait plus. Un voile noir commença à tomber sur tout ce qui l'entourait. Dans un réflexe ultime, elle engouffra l'air à la manière d'un noyé surgissant des eaux. Alors seulement, elle se dirigea comme un zombie vers le secrétariat.

En route, elle se heurta à Jean-Paul Gingras, le professeur de maths. Le visage impassible, Barbara lui montra du doigt l'endroit où gisait le corps de Marie-Pier.

— Demande à madame Munro ou à quelqu'un d'autre d'appeler immédiatement une ambulance, lui ordonna monsieur Gingras en apercevant du sang couler sous la porte. Vite !

Voyant l'élève repartir à petits pas, il s'écria :

— Plus vite, nom de Dieu !

Pourtant, Barbara faisait tout son possible. Elle luttait même contre une envie folle de s'écraser par terre et d'y rester immobile.

Elle atteignit finalement le bureau de la directrice. En son absence, Mireille, la secrétaire l'accueillit :

— Monsieur Gingras veut une ambulance, souffla faiblement Barbara.

— Assieds-toi et explique lentement ce qui se passe, lui ordonna gentiment Mireille.

Barbara raconta d'un trait et sans émotion l'accident dont Marie-Pier venait d'être victime :

— J'ai l'impression que le gars l'a poussée, conclut-elle.

— Et, tu sais de qui il s'agit ? demanda Mireille tout en attrapant le combiné pour composer le 9-1-1.

— Non, murmura Barbara qui entendait toujours la voix de Marie-Pier.

Son cerveau voulait éclater. Les paroles et les cris résonnaient dans ses oreilles.

Quelques minutes plus tard, l'ambulance arriva.

Barbara se leva. Voyant qu'elle avait repris ses esprits, la secrétaire lui recommanda d'aller à son cours.

Barbara sortit lentement du secrétariat et se rendit jusqu'au cinquième étage. Là, elle frappa doucement à la porte de la classe. Surprise qu'on interrompe son cours, Jeannine ouvrit et aperçut son élève qui tremblait de tous ses membres. Elle était affreusement pâle et Jeannine eut peur qu'elle s'évanouisse.

— Marie-Pier a eu un accident, parvint à dire Barbara.

Jeannine hocha la tête, tristement. « Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? se demandait-elle. Et il manque encore des garçons dans la classe. J'espère qu'il ne leur est rien arrivé. »

Elle invita son élève à entrer :

— Va prendre ta place.

Un profond silence suivit l'apparition de Barbara. Tous avaient remarqué qu'elle arborait un air d'enterrement.

Assaillie par tous ces yeux qui la dévisageaient, elle restait muette, le regard fixé sur les fenêtres. Barbara avait la sensation d'avoir un train dans la tête. Le bruit était infernal et tout bougeait autour d'elle.

Quelqu'un lui demanda, tout bas ce qui s'était passé.

— Marie-Pier a culbuté dans l'escalier des professeurs après avoir refusé d'embrasser un gars, révéla Barbara. Je ne sais pas de qui il s'agit. Elle a crié : « Lâche-moi ! », puis elle est tombée. Je crois qu'elle est vraiment mal. L'ambulance est là.

Son confident se pencha aussitôt vers la personne assise à ses côtés et lui chuchota la nouvelle à l'oreille.

À mesure que le message se transmettait, la rumeur s'alimentait et s'amplifiait. On passa de Marie-Pier « qui a culbuté » à Marie-Pier « qui a été poussée » puis Marie-Pier « qui a été attaquée ». Finalement, le point de vue qui circulait quinze minutes plus tard soutenait qu'un gars avait tué une fille dans l'escalier des professeurs.

Un profond malaise régnait dans la classe de Jeannine Blais. Les élèves ne mesuraient pas encore la portée du drame. Seuls quelques-uns saisissaient toute la violence qu'il camouflait.